

France BASTIA



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Christian LIBENS

1996

Elle sait écrire, celle-là!

Joseph Hanse

***France Bastia écrit pour tout le monde,
sans ségrégation entre les générations.***

Ariane François-Demeester

***«Njakomba njale, njale nko linkita.
Dieu est comme la rivière; on ne porte pas rancune à la
rivière.»***

***L'héroïne de L'herbe naïve inscrivait cette maxime congo-
laise en épigraphe de son journal. C'est peut-être dans
cette sagesse, cette leçon de vie, d'acceptation, ce respect de
l'Autre, de compréhension de vérités différentes, que
convergent et culminent fiction, reportage et témoignage
dans l'œuvre de France Bastia.***

Willy Bal

Biographie

France Bastia naît à Bruxelles en 1936, dans une famille tout orientée vers les livres : son père, en effet, est le directeur général des Éditions universitaires et sa mère, en lui lisant chaque soir une histoire, lui insuffle très tôt la passion de la lecture. L'enfant connaîtra ainsi par cœur certains contes de Perrault avant même de savoir lire !

Pensionnaire dans le Brabant wallon – qu'elle découvre avec émerveillement – pour être mise à l'abri des bombardements qui frappent son quartier à Bruxelles, elle y reçoit chaque jour une longue lettre de sa mère, remarquable épistolière. Ce qui, sans doute, sera déterminant dans le développement de ses goûts et dans ses choix de vie : une existence tout entière bâtie sur l'écrit, journalisme et littérature.

Collégienne, elle a la chance d'avoir un professeur qui remarque ses dons et les encourage, Marie-Thérèse Grevisse, fille de Monsieur *Bon usage*. Bien plus tard, l'éditeur Duculot cherchant un auteur belge pour une collection naissante, ce sera la regrettée Marie-Thérèse Grevisse encore qui l'aiguillera vers France Bastia...

Attirée par le journalisme, la jeune femme travaille quelque temps dans un bureau de presse et de relations publiques, avant d'assumer, de 1962 à 1964, le secrétariat de l'écrivain Pierre Nothomb.

Mariée en 1960, installée à nouveau dans le Brabant wallon, France Bastia a bientôt quatre fils. Elle abandonne ses activités professionnelles pour ne plus se consacrer qu'à ses enfants et... à l'écriture. En 1972, la famille se déplace au Zaïre, où France Bastia travaille au service culturel de l'Ambassade de Belgique à Kinshasa. Puis c'est le retour au pays et les nouveaux textes donnés à Duculot.

1975 est une année faste puisqu'elle voit paraître trois romans de France Bastia (dont le célèbre *Cri du hibou*, qui, sans cesse réédité, atteint aujourd'hui un tirage de 150.000 exemplaires, et *L'herbe naïve*, fruit de ses séjours en Afrique...) dans la collection Travelling.

En 1982, désormais seule responsable de famille, elle reprend en indépendante des activités de relations publiques, – parmi lesquelles, en 1983, l'organisation à Bruxelles d'un symposium international sur la

déficience mentale, auquel assistera la reine Fabiola – pour, en 1984, créer, toujours en indépendante, aux éditions Duculot, le premier service de presse d'édition en Belgique.

Entrée en 1986 dans le Comité de Rédaction de la *Revue générale*, elle en devient directeur en 1987 et consacrera désormais l'essentiel de son activité à son Secrétariat de Rédaction. En 1988, elle épouse le grammairien André Goosse, veuf de Marie-Thérèse Grevisse, aujourd'hui continuateur du *Bon usage* et depuis peu Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique.

Très active au sein du Cercle Richelieu, seul club de service d'origine, de vocation et de caractère essentiellement francophones et qui œuvre à la promotion de la langue française et en faveur de la jeunesse, France Bastia y crée en 1990, dans le Brabant wallon, le club Richelieu de la Dyle.

Membre depuis les années soixante de l'Association des écrivains belges de langue française et de son Conseil d'administration depuis 1991, France Bastia en a été élue présidente en 1994.

Bibilographie

Contes pour enfants :

- ***Une autruche dans le ciel***, ill. de Yolande Baurin, Gembloux, Duculot, 1971. Prix Jeunesse du Ministère de la Culture française. Traduit en anglais.
- ***La mare aux caïmans***, ill. de Jacques Perrenoud, Zurich, O.S.L., 1980. Prix suisse des lectures pour la jeunesse.
- ***Avatars d'un billet de mille***, Bruxelles, An-Hyp, 1986.

Nouvelles :

- ***Chers étrangers***, in ***Les garçons***, Gembloux, Duculot, coll. *Travelling*, 1990.
- ***Retour à Roquefixade***, Louvain-la-Neuve, La Revue générale, 1991 ; rééd. in ***L'année nouvelle***, Bruxelles, Les Éperonniers, 1991. Traduit en espagnol et en russe.
- ***La jonquille jaune***, Louvain-la-Neuve, La Revue générale, 1993.

Romans :

- ***Le cri du hibou***, Gembloux, Duculot, coll. *Travelling*, 1975. Traduit en néerlandais et en italien ; dernière rééd. Tournai, Casterman, 1995.
- ***L'herbe naïve***, Gembloux, Duculot, coll. *Travelling*, 1975. Prix du Ministère de la Culture française. Traduit en allemand.
- ***Vingt jours, quarante jours***, Gembloux, Duculot, coll. *Travelling*,

1975.

- ***La traille***, Gembloux, Duculot, coll. *Travelling*, 1981.
- ***L'herbe naïve*** (version intégrale), Louvain-la-Neuve, Duculot, 1990.

Texte et analyse

On ne va pas résumer longuement ce roman que tout le monde a lu... Rappelons seulement qu'il raconte le destin d'un enfant élevé par sa grand-mère dans un village brabançon. Il se trouve en butte aux agressions verbales de son entourage parce que ses parents sont séparés, sa mère, grand reporter, menant une action humanitaire au Vietnam et son père étant ingénieur coopérant au Zaïre. Héros modernes, en marge de la vie ordinaire. Nouvelle chevalerie, mais incomprise des villageois. L'enfant, écoutant les rumeurs, se croit abandonné par eux et exprime son désarroi par des comportements à leur tour agressifs envers le maître d'école, le garde-champêtre, des paysans du village. On pourrait le croire mauvais, mais c'est tout le contraire : il a bon cœur, il a déjà sauvé un chat errant, ce qui lui a même valu, un moment, une maladie de la peau. Cette fois, et c'est l'objet du roman, il va détacher, de nuit, un hibou qui agonise, crucifié sur la porte d'une grange. Mais l'oiseau effrayé lui entaille le bras et l'enfant se blesse au cours de l'équipée. Comme Tristan, il va mourir de ses plaies infectées... Le médecin du village, ami de son père, rappelle alors les parents d'urgence. L'enfant les réunit. Se greffent sur ce fil des récits secondaires.

Choisissons de lire la première page du roman. C'est assurément celle que l'auteur portait en soi, celle qui est née de sa volonté propre, alors que les autres sont davantage conditionnées par les personnages qui s'étoffent, prenant une autonomie que seconde, bien sûr, leur mère créatrice. Cette première page va déterminer la suite du récit, imposer le ton au roman. Certains critiques ont tenté de le démontrer. Et il est vrai que cette page contient en germe tout le roman et qu'à partir d'elle, on peut en voir la suite en perspective fractale. (Dans une perspective fractale, on découvre, en effet, la même structure, ainsi un mouvement ondulatoire dans la photo aérienne d'une plage, mais aussi dans chacune des courbes qu'elle contient, et même dans chacun des grains de sable, etc.)

Sur ce mois d'octobre exceptionnel, le maître a ouvert largement les fenêtres. La température qui, la nuit, avoisine le zéro, indique vingt degrés centigrades sur le thermomètre de la classe. Le marronnier de la cour se dépouille de ses dernières feuilles et leur odeur poussiéreuse domine celle, vieillotte et familière, des pupitres vernis.

Immobile sur son banc, Fabrice fixe l'instituteur. Les murs bleus de la classe ont des reflets d'aquarium et Fabrice, entre ces parois opalines, dérive à l'aventure, effleurant les cartes où gisent les continents, les livres alignés aux dos roses de coraux et les bancs, épaves vermoulues, où se meuvent loin, très loin de lui, de gros poissons ventrus, les élèves.

Comme une crevette rose de sa coquille de plexiglass, Fabrice se dépouille de Fabrice Andelys, élève de 5e à la communale d'Archembelle. Cette mue quotidienne lui permet de gagner le large sans autre préjudice qu'un retour précipité lorsque retentit, excédée par la persistante inertie de son plus mauvais élève, la voix cassante du maître.

— Combien ai-je dit, Fabrice ?

— Quatre, Monsieur.

Fabrice s'est rassis. La dépouille du Roi des Mers a parfaitement fonctionné, la coquille bien dressée a soufflé la réponse exacte. L'onde de la question a heurté le cristal immobile et dans l'habitable réintégré d'urgence, Fabrice a saisi au vol la réponse derrière lui chuchotée.

Cette brève incursion de l'ennemi, vite parée, n'a pas troublé le royaume. Les murs de l'aquarium s'écartent à l'infini, gonflent, s'arrondissent et Fabrice s'engage dans les dédales complexes d'une fiole d'alchimiste. De crevette le voilà crapaud, crapaud dans un oeuf et l'ovale blanc roule dans l'abîme des alambics. L'instant approche, terrifiant et délicieux, de pénétrer le coeur du mystère. La mer est dans la fiole, la fiole dans l'océan et Fabrice crapaud, juché sur un trident, s'é gare dans les méandres de son rêve.

Mais la voix détachée de l'enfant, l'exactitude inattendue de la réponse, l'aura dont semble nimbé son élève et, plus simplement, ce frisson de rire qu'on réprime sur les bancs, éveillent les soupçons du maître trop tôt tourné vers le tableau. Il termine posément le graphique ébauché et le ponctue d'un point soudainement agressif.

— Quatre quoi, Fabrice ?

Devant le maître ressurgi des profondeurs glauques du tableau, Fabrice fait surface avec une promptitude d'anguille.

(Le cri du hibou, pp. 9-10).

Le roman s'ouvre sur un climat d'automne exceptionnel. Le maître lui-même a ouvert les fenêtres. C'est une invitation à la fugue offerte par l'autorité elle-même. Ce n'est que logique si l'esprit de l'enfant suit cette pente toute tracée. Ainsi fera-t-il l'école buissonnière, sera-t-il rejeté par ses condisciples... comme ses parents, qui sont partis au loin à l'aventure. Comme il fera lui-même, dans un décor absolument symétrique, mais inversement, quand il ira sauver le hibou. Le maître se fait donc complice involontaire : il punit l'enfant, mais, d'autre part, il l'encourage et c'est encore lui qui le porte, évanoui, pour qu'il soit soigné chez sa grand-mère. Il fait à l'enfant une confiance que rien ne justifie sinon son instinct de pédagogue.

Au premier paragraphe, France Bastia ne détaille pas la classe, qui n'est mentionnée que par référence à un appareil de mesure. Elle décrit les marronniers de la cour, leur odeur qui « domine » celle de la classe vieillotte.

Fabrice vit une aventure onirique, mais son corps est immobile, comme il le sera sous les couvertures lorsqu'il délirera, répétant ces « Guillou, guillou » que personne ne peut comprendre. C'est l'aura des aventuriers, la course intérieure contrastant avec l'immobilité corporelle. Bientôt il brisera cette barrière, comme l'ont fait ses parents, et il partira en mission salvatrice. En attendant, l'enfant ne peut se contenter de cette évasion mesquine dans la cour de récréation.

C'est bien un roman d'initiation. Le héros est en route vers de plus grandes transformations, et il versera son sang pour la reconstitution du couple parental. Non seulement il ne peut se satisfaire de cette évasion classique, mais c'est le décor intérieur qu'il transforme en rêve. On notera qu'il n'est pas dit que la classe est comme un aquarium, mais qu'elle est

un aquarium, qu'elle «a» des reflets d'aquarium ; les élèves «sont» des poissons, les dos des livres «sont» des coraux, les bancs «sont» des épaves. Le monde, comme sous l'effet de la mescaline, s'agrandit ou se rapetisse. D'abord il se rétracte au niveau de la classe – et même d'un aquarium, étroite cage de verre –, mais bientôt il absorbe les bancs, les élèves, les continents. Il se produit alors une transsubstantiation, des changements de règnes : les livres deviennent des coraux, les enfants des poissons, etc. Le rêve soudain dilate l'espace et embrasse les continents – comme les parents héroïques, qui dérivent en Asie ou en Afrique. Le mot «dérive» est d'ailleurs employé et on trouvera récurrence dans le voyage du père, qui dérive sous la pluie équatoriale, ou dans l'avion, qui corrige sa dérive. Plus tard, Fabrice dérivera/délirera lui-même, en proie à la fièvre.

Mais, au troisième paragraphe, c'est Fabrice lui-même qui se transforme et non plus le décor. Tout pourtant signale sa réalité mesurable en termes d'état-civil : nom, prénom, âge, qualité, résidence. Mais tout cela n'est rien. Fabrice est en train de réaliser sa métamorphose quotidienne, *comme une crevette rose dans sa coquille de plexiglass*, il mue. Il gagne le grand large. Puissance du rêve. Mais est-ce un rêve que ce roman d'initiation ? Le thermomètre de la classe est exact et précis, la carte d'identité de Fabrice est authentique, le maître est là par la volonté du ministre... Notons cependant que Fabrice-le-héros n'est encore comparé qu'à une crevette rose. Mais c'est l'enfant qui doit mourir pour que naisse un homme neuf. Bien sûr, il y a des métamorphoses plus monumentales... Mais on verra une résurgence de cette métamorphose dans la chemise sanglante que Fabrice abandonne au fond de la fosse et dont le hibou cherche à se dépêtrer, comme s'il était un frère jumeau de l'enfant qui tente de s'arracher à la nuit, à l'obscurité – dont le hibou est précisément le symbole – pour entrer dans la lumière.

Aussi bien se trouve-t-on devant une double métamorphose. La crevette n'est peut-être pas glorieuse (crevé-crevette, etc.), mais elle est logique, elle appartient au monde de l'aquarium, et l'auteur-enfant lui a donné des dimensions océaniques imitées de ses parents, qui voguent sur

les mers. Le hibou, qui se débarrasse de la chemise sanglante comme d'une peau, comme d'une chrysalide, appartient déjà au monde de l'espace aérien dans lequel volent ses parents héroïques. Fabrice gagne le large, il abandonne comme une vieille peau l'image de l'enfant malheureux et meurtri, qui va devenir le sauveur du hibou après une première tentative exercée sur le chat.

Pourtant, il lui faut recommencer chaque jour son exercice de mue. Il est «le Roi des Mers», mais il suffit d'un rappel à l'ordre pour qu'il revienne dans l'ordre des choses dites réelles. C'est par le sang versé pour le hibou et par le hibou, qu'il se débarrassera de toutes ses dépouilles anciennes et qu'il accédera au monde héroïque de ses parents, qui lui devront le bonheur d'être réunis. Roman d'initiation, roman de passage, roman d'accession au monde adulte.

Le rappel à l'ordre du réel s'est fait en catastrophe. La dépouille immobile sur son banc assure (comme disent les alpinistes) l'enfant-héros. Le maître le prend en défaut, mais il lui fait un cadeau immérité, dont l'enfant n'est pas dupe. L'incident a été très bref, et sans cette perspective fractale qui soustend le récit, on n'y verrait qu'une réaction de suspense. Mais elle annonce la sympathie du maître pour l'enfant, sa complicité.

Toutefois, comme on vient de le dire, l'escarmouche a été brève. Les murs de l'aquarium s'écartent à nouveau, à l'infini. Comme ses parents ont fait éclater le cadre étroit de leur vie, Fabrice retourne à son rêve de «Roi des Mers». De crevette, il est devenu crapaud, animal nocturne comme le hibou. De crevette à crapaud, le progrès est plus important qu'on ne pense... Certes, le crapaud est un animal crépusculaire et souvent associé aux concepts de maladresse et de laideur. Mais pour peu qu'on dépasse cette approche superficielle, on constate que, dans toutes les mythologies, le crapaud s'allie aux significations des grandes chaînes symboliques : celles de l'eau et de la nuit – nuit dans laquelle il s'apparente au hibou.

L'épisode n'est donc pas innocent. France Bastia pose les jalons d'une initiation progressive, d'une seconde naissance. Roi des eaux, le crapaud règne sur la vie comme sur la mort – ce qui est la double signification de l'eau. Mais le jeune doit parcourir le long cheminement qui le conduira à la naissance de l'homme responsable. L'auteur va lui faire parcourir un chemin semé d'épreuves (sauver le hibou malgré la peur, la souffrance et le sang versé), et d'épreuves interdites : peut-on dire que là est le roman et qu'il n'a pas d'autres significations ? Quant au symbole de l'alambic dans lequel s'engage le héros à la fin de cette première page, c'est tout autant le symbole du cheminement ténébreux de la vie intra-utérine que l'instrument des alchimistes à la recherche des secrets de la vie et de la transformation du plomb nocturne en or solaire...

Choix d'extraits

Prosper le hérisson (conte intégral)

Prosper le hérisson se promène dans la futaie. Il avance précautionneusement sur les feuilles mortes. Prosper est triste, triste parce qu'il est petit. Il n'y a aucune raison d'être triste parce qu'on est petit. Mais ce n'est pas l'avis de Prosper.

Prosper est un joli hérisson qui se débrouille aussi bien que ses frères pour dénicher sa nourriture ou nager au fil de l'eau. Comme eux, il sait bâtir un nid douillet où reposer ses piques. Mais voilà, parce qu'il est de petite taille, Prosper est triste. Dans les jeux, Prosper est aussi fort que ses frères. Il le serait, du moins, s'il le voulait. Mais parce qu'il est petit, il n'ose pas se mêler aux autres et Maman hérisson a beau le pousser vers ses frères, Prosper demeure à l'écart. Et lorsque Maman insiste, il se roule en boule. Et ses frères disent : Prosper est de nouveau de mauvais poil. Et ils s'éloignent de lui. C'est pourquoi Prosper est triste dans la futaie.

Prosper s'est assis au pied d'un châtaignier. C'est la première fois qu'il s'écarte si loin de la ferme. L'hiver n'est pas tout à fait terminé ; les arbres n'ont pas encore de feuilles, mais déjà, les premiers bourgeons pointent un peu partout. S'il levait la tête, Prosper verrait, au sommet du châtaignier, une grosse châtaigne qui n'est pas tombée à l'automne, comme les autres châtaignes. À dire vrai, elle s'est accrochée à l'arbre de toutes ses forces pour ne pas tomber avec ses soeurs qui se moquaient d'elle parce qu'elle était grosse. « Tu verras, disaient-elles en riant de toutes leurs piques, le vent te fera tomber la première parce que tu es grosse ». La châtaigne est bien triste d'être grosse et elle s'est tournée en

boule et n'a plus ouvert la bouche. Le vent l'a oubliée dans l'arbre. Ses soeurs sont tombées, l'hiver a passé, et ce matin, la châtaigne est triste et seule sur son arbre.

Le vent qui passe dans la futaie voit Prosper en boule au pied du châtaignier et la châtaigne en boule au-dessus de Prosper. « Tiens, se dit-il, comme c'est amusant et comme ils se ressemblent ! Est-ce deux châtaignes ou bien deux hérissons ? » Et il tourne autour de ces deux boules à piques sans oser s'y frotter. Alors il secoue l'arbre, il taquine les branches, il agace les bourgeons tant et si bien que le plus gros d'entre eux éclate, juste sous la châtaigne.

— *Aïe ! dit la châtaigne qui tombe au pied de l'arbre avec un bruit mat.*

— *Aïe ! dit Prosper que la châtaigne a frôlé et qui se frotte le nez.*

Et tous deux se regardent. Le vent malicieux fait glisser la châtaigne et Prosper tend la patte pour la retenir. Les voilà qui roulent tous deux dans les feuilles.

« Je savais bien, pense le hérisson tout heureux, que je n'étais pas si petit puisque voilà plus petit encore ! »

« Je savais bien, pense la châtaigne ravie, que je n'étais pas si grosse puisque voilà plus gros que moi ! »

Et elle est heureuse soudain d'être mince et elle rit à Prosper qui rit d'être grand. Et le vent dans l'arbre se demande s'il rêve et pourquoi ces deux-là font tant de cabrioles.

Puis il hausse les épaules et s'en va jouer ailleurs car il ne comprend rien aux châtaignes et rien aux hérissons.

**(Prosper le hérisson, in
Une autruche dans le ciel et huit autres contes, pp. 19-22).**

La jonquille jaune (nouvelle intégrale)

— *Aujourd'hui, dit Madame, nous allons dessiner des jonquilles.*

Je regarde Ulla. Qu'est-ce que c'est une jonquille ? Ulla fait du bout des lèvres une grimace qui signifie qu'elle ne sait pas non plus. Elle est si jolie, Ulla, même quand elle fait des grimaces. Le soir, à la fin de ma

prière, je demande à Dieu s'il veut bien, pendant la nuit, remplacer mes cheveux noirs et courts par des cheveux longs et blonds comme ceux d'Ulla et mon premier geste quand je m'éveille est de me tâter les cheveux pour voir si Dieu, dans son infinie bonté, a bien voulu me donner satisfaction. Au fond, je n'y crois pas trop. Non pas que la chose soit impossible à Dieu, Dieu est tout-puissant, mais je pressens obscurément que la faveur que je lui demande n'est pas de celles qu'Il se plaît à accorder. Cependant, sait-on jamais ? Et il a donné la victoire à Clovis, qui avait, lui, de longs cheveux blonds...

— Ursula, dit Madame, veux-tu prendre le vase qui est dans l'armoire à côté de toi et le remplir d'eau ?

Hier, à la récré, je me suis battue avec la grosse Germaine, qui traitait Ulla de « chouchou de Madame », parce qu'Ulla, je le voyais bien, était prête pleurer. En vérité, je n'ai pas dû vraiment me battre, j'étais seulement prête à le faire, car Germaine s'est sauvée dès que j'ai fait mine de l'empoigner. Elle devait se rappeler, moi aussi d'ailleurs puisque j'avais dû écrire cent fois « Je dois respecter mes petites compagnes », son tablier noir dont les boutons avaient sauté et sa main dont un doigt pendant deux jours s'était révélé un peu raide après notre dernière bataille. Mais il me faut reconnaître, à la décharge de Germaine, que Madame est spécialement gentille avec Ulla depuis quelques semaines. Deux fois sur trois, c'est elle qui peut effacer le tableau, distribuer les cahiers, prendre la tête du rang quand nous rentrons de récréation. Pourquoi ? Je ne sais pas. Mais, après tout, je ne puis en vouloir à Madame si elle trouve, comme moi, qu'Ulla est la plus jolie et la plus gentille fille de toute la classe.

Ulla a apporté à Madame le vase rempli d'eau et Madame tire du grand sac en toile cirée qu'elle avait déposé près de la table sur l'estrade un bouquet d'un jaune si lumineux, si éclatant, qu'il semble éclairer brusquement toute la classe. Du moins est-ce ainsi que je le ressens. Je ne sais pas si les autres et Ulla partagent mon émerveillement, mais, en ce qui me concerne, je sens que quelque chose d'inconnu, quelque chose d'à la fois très aigu et très doux vient de m'agripper le coeur. Je n'entends plus les autres, je ne vois plus la classe, je dévore des yeux cet éclat jaune qui me ravit. L'extase.

Ulla, qui n'a rien perçu de l'espèce d'état second où vient de me plonger la vue des jonquilles et de leur jaune incandescent, Ulla me tire par la manche.

— Tu peux me prêter tes crayons ? J'ai oublié les miens à la maison. Amélie. Amélie ?

J'émerge de mon ravissement. La classe reprend consistance avec ses murs couverts de cartes géographiques, son odeur de poussière et de vieux papiers, ses bruits entremêlés de boîtes qui s'ouvrent, de feuilles qui se froissent et d'élèves en proie à l'effervescence que suscite toujours un cours de dessin synonyme de récréation. Madame, au tableau noir, esquisse un bouquet de jonquilles et, le dos tourné, indulgente, ne réclame pas un silence qu'elle sait ne pouvoir obtenir.

— Qu'est-ce que tu as ? demande Ulla. Tu as l'air tout chose... Je peux avoir tes crayons ? Un vert et un jaune. J'ai oublié les miens.

Ma boîte, heureusement, est largement pourvue pour deux, avec ses trois crayons diversement jaunes et toute sa gamme de verts, du plus tendre qui a la couleur de l'herbe au plus sombre qui avoisine le noir. Ulla, sans attendre, se lance dans le dessin du bouquet tel qu'il se présente sur la table de Madame. Le crayon jaune or à la main, j'hésite. Le crayon a juste le ton de la fleur, mais quelque chose me retient, quelque chose qui ressemble à de la timidité, ou du respect. Ces jonquilles sont trop belles.

— Amélie ? Tu ne dessines pas ?

Le ton de Madame indique plus de surprise que de rappel à l'ordre.

— Je... Est-ce que je peux venir voir les jonquilles de près ?

Ulla déjà se redresse pour m'emboîter le pas et d'autres chaises derrière nous se déplacent avec des crissements joyeux sur le plancher.

— Non, non, ne bougez pas. Je viens vous faire voir une jonquille à chacune. Restez bien assises.

Madame, délicatement, saisit une jonquille par la tige et comme Ulla et moi sommes assises au premier rang, c'est vers notre banc qu'elle se dirige d'abord.

— En réalité, le véritable nom de la jonquille est le narciss, mais tout le monde ou presque l'appelle la jonquille. À cette époque-ci, les bois sont pleins d'une espèce plus petite, la jonquille des bois. Au centre

des pétales, vous pouvez voir le pistil. Le pistil d'une fleur est l'organe qui...

J'écoute à peine. Je dévore des yeux la conque d'or intense qui semble avoir capté et maintenant restitue comme un halo de lumière. J'avance la main pour l'effleurer, mais déjà Madame s'éloigne vers un autre pupitre, tend la fleur à des yeux moins éblouis. Et c'est au tour d'Ulla de rester rêveuse, le crayon en l'air, tandis que lentement j'esquisse, tels que je viens de les entrevoir, les contours de la fleur adorable : la trompette centrale, avec sa collerette ondulée, puis chacun des cinq pétales qui l'entourent comme des demoiselles d'honneur. Les mots « jonquille jaune » dansent dans ma tête. Je les répète à mi-voix. Je récusé le mot narcissé. Pour moi c'est et ce restera à jamais la jonquille, la jonquille jaune qui, avec son or lumineux et fragile, avec son irradiante beauté, est venue à ma rencontre en ce beau matin de printemps 1942. « Jonquille jaune, la jonquille jaune... »

— Que c'est beau, tout ce jaune, dit Ulla. Aussi beau que le jaune de l'étoile sur mon manteau. Tu ne trouves pas ?

(nouvelle parue dans La Revue générale, n°4, 1993).

Sauvetage nocturne

Fabrice s'arrête et tend l'oreille. Semblable à une gigantesque araignée, la carcasse d'une charrue barre le fossé. Fabrice ne se souvient pas l'avoir aperçue la veille. Étrange que la nuit qui efface tant de choses en dévoile d'autres aussi importantes, comme l'envers d'un décor. Non, pas l'envers, mais une certaine profondeur, d'autres perspectives. Comme c'est étrange... Une paix soudaine l'enveloppe qui ressemble à la joie. Tranquille sous les étoiles qui, là-haut, luisent, Fabrice, oui, comme c'est étrange, Fabrice est le maître de la nuit.

Il reprend sa marche. La porte semble un trou béant dans le mur de chaux blanche. Fabrice avance, hypnotisé... L'oiseau est toujours là, les ailes ouvertes sur le battant. « Il est mort, pense-t-il ». L'œil du hibou est immobile, immense, fixe comme un phare. Fabrice recule. Le gravier a crissé mais l'oiseau n'a même pas tressailli. Il est mort.

Fabrice va rentrer, Fabrice va retourner. Il recule encore, se heurte à la charrue, pousse un cri de douleur. Un fer lui a entaillé le mollet. Tandis qu'il se frotte la jambe, ses yeux instinctivement remontent vers le hibou. L'oiseau est toujours immobile mais Fabrice jurerait que la tête a changé de place et que l'oeil fixe est à présent tourné dans sa direction.

Dans la chambre de Mamé, il y a le portrait d'une dame qui porte un col de fourrure – un boa, dit Mamé– et une toque à plumes. Fabrice la regarde souvent car elle ressemble à sa mère. Quand on est à sa gauche, elle vous fixe, mais si, sans la quitter des yeux, on avance vers la droite, elle vous regarde toujours avec la même fixité. Ce jeu, Fabrice l'a répété cent fois, parfois avec Mamé. Mamé disait que c'était vrai, que la dame ne suivait des yeux que ceux qu'elle aimait et ils riaient tous deux d'être aimés par la dame.

Fabrice fixe le hibou, avance, revient, passe devant la porte, avance encore jusqu'à être tout à fait de l'autre côté. Pas de doute, si l'oiseau est resté immobile, son oeil fixe n'a pas lâché Fabrice. Comme la dame. Il faut en avoir le coeur net.

Fabrice retourne vers la charrue, la tire de toutes ses forces pour l'amener sous la porte. La machine s'ébranle avec un bruit si effrayant de poulie rouillée et grinçante (le bruit que l'on prête aux ponts-levis ou aux chaînes de fantômes) que Fabrice, lâchant tout, s'accroupit, se terre, épouvanté, dans le fossé. Dans la ferme, cependant nul ne bouge. Fabrice, dont le coeur bat la chamade, se demande si l'histoire de la carabine n'est pas la dernière invention de Clopette lorsque là-haut, sur la porte, le hibou pousse un long, un interminable hululement...

Les yeux de Fabrice, élargis, ont pris la forme de ceux du hibou. Son coeur bat à coups redoublés. Quel cri !... Pas étonnant que le fermier n'ait pas bougé au bruit de la charrue, ce cri, on aurait dit mille charrues rouillées, mille scies en pleine action. Mais...

Mais alors... il est vivant ! Il est vivant, le hibou sur la porte ! Sous le coup de l'émotion, Fabrice n'a pas réalisé tout de suite. Clopinant à cause de son mollet blessé, il sort du fossé et de nouveau s'agrippe à la charrue. Cette fois, elle s'ébranle... Fabrice tire, pousse, pousse encore... La machine est devant le seuil.

Fabrice grimpe sur le soc, escalade le versoir. En équilibre instable, il tend les bras vers le hibou. Il plaque la main gauche sur le corps soyeux

et, de la droite, doucement extrait un long clou heureusement peu enfoncé. Eh ! Les serres du hibou ont pris appui sur l'avant-bras de Fabrice et leur étreinte est si douloureuse qu'il jette un cri et lâche prise. L'oiseau encore accroché par l'autre aile se débat là-haut contre la porte. Fabrice, étourdi, demeure un instant immobile sur le sol.

Son corps entier lui fait mal. Les serres de l'oiseau ont labouré son bras, son mollet saigne, dans sa chute un mancheron de la charrue lui a pénétré les reins. Sa tête résonne comme un gong. Va-t-il abandonner si près du but ?

Il se relève péniblement. Il regarde le hibou. L'oiseau pend à présent comme une dépouille, l'oeil lourd d'attente tourné vers Fabrice. La traction exercée par le poids de son corps sur l'aile encore clouée, au moindre tressaillement, aggrave sa blessure.

Fabrice, sans quitter l'oiseau des yeux, enfle ses gants de laine et reprend l'escalade de la charrue. Mais qu'est-ce ? Une porte, c'est certain, a claqué dans la cour de la ferme. Fabrice, affolé, regarde autour de lui, mais rien, absolument rien sur la route blanche de lune n'offre une cachette. Et la charrue devant la porte ! Fabrice qui tend l'oreille s'aperçoit qu'il a posé sur l'oiseau une main machinale pour l'inviter au silence et que celui-ci s'est laissé faire sans résister ou se débattre. Un pas résonne dans la cour... Alors, d'un coup, prestement, il arrache le second clou et, tenant contre lui le hibou qui ne bouge plus, il détale à toutes jambes en direction des sapins sombres.

L'enfant s'est assis au pied d'un chêne, serrant contre lui l'oiseau immobile. Il ne songe pas à rentrer. Ses bras sont douloureux, son coeur n'est pas encore calmé. Peut-être le hibou est-il mort ? Fabrice enfonce les doigts dans les plumes ouvertes, tâte le corps inerte de l'oiseau. Non, faiblement, le coeur bat. Les serres se détendent soudain pour une prise inconsciente ou une ultime défense. Fabrice relâche sa pression. Ses mains sont sales et poisseuses, mais il ne sait si le sang qui le couvre est le sien, car l'oiseau l'a cruellement griffé ou celui du hibou dont les ailes sanglantes pendent lamentablement. Fabrice allonge les jambes et cale l'oiseau entre ses genoux. D'une main, il effleure le coup palpitant du hibou comme il caresserait un chat, d'un doigt léger, soigneux, précis. De

l'autre, il va quérir au fond de sa poche le mouchoir aux mille usages dont Mamé chaque jour le munit, et tamponne l'aile blessée. L'oiseau tressaille encore mais ne se débat plus. Le sang cependant coule toujours des longues rémiges et les disques des yeux s'élargissent encore, pleins de panique. Va-t-il mourir ?

Fabrice dépose sur le sol le hibou qui ne se défend plus. Hâtivement, il ôte sa veste, son chandail et, dans la nuit froide, frissonnant, torse nu, il emmaillote l'oiseau dans sa chemise et, des deux manches nouées, confectionne un garrot sommaire.

Puis revêtu, il se laisse choir au pied du chêne, serrant contre lui l'oiseau tel un enfant nouveau-né.

— *Gui-ou... gui-ou...*

Le hibou hulule, souffre, se meurt peut-être. Fabrice le berce.

— *Chut !... et répétant son cri, chut ! guillou, guillou...*

(Le cri du hibou, pp. 51-55)

Promenade au plafond de sa chambre

Nightbird
find your way
for none may know it
just as you may

Oiseau de nuit
trouve ta voie
qu'aucun ne la trouve
aussi bien que toi.

Neil DIAMOND, *Jonathan le Goéland.*

Bien que sa chambre fût située à l'autre bout de l'appartement, Bénédicte, l'oreille tendue, perçut nettement le claquement de la porte d'entrée et un bref dépit assombrit sa petite figure : son père n'était pas revenu l'embrasser. Une heure plus tôt, il était entré doucement dans la pièce et, comme d'habitude, avait approché son visage tout contre le sien pour, dans la pénombre, distinguer si ses yeux étaient ouverts ou pas. Le jeu consistait à faire d'abord semblant de dormir pour s'éveiller ensuite brusquement et recevoir une ration de baisers, de petits baisers très doux qui tombaient en pluie sur sa figure. De la porte, il lui envoyait le dernier,

le « baiser volant », qu'il soufflait depuis sa paume avant de s'éloigner sur la pointe des pieds, car Jacky n'appréciait guère cette incursion matinale. « Tu vas l'éveiller, grognait-elle dans le couloir quand elle le surprenait, elle dort déjà si peu... ». Il venait donc l'embrasser en cachette, ce qui ajoutait à leur plaisir mais, ce matin, elle s'était refusée à leur tendre complicité et avait gardé les yeux clos : on n'embrasse pas un papa qui vous laisse tomber. Car il les laissait tomber, c'était sûr. Jacky l'avait dit à Michel, hier à La Traille et Jacky, bien certainement, ne se trompait jamais. Ils étaient tous les deux dans l'économat, occupés à chercher des vêtements pour Georges, le nouveau, et ils n'avaient pas pensé que Bénédicte, sur le palier, entendait clairement leurs paroles.

— Alors, il ne t'a toujours rien dit pour le dossier et la manif? demandait Michel de son extraordinaire voix chuintante. Le terrible accident de la colonne vertébrale qui lui avait laissé le visage altéré de tics irrépressibles et le corps secoué de spasmes avait aussi modifié le timbre de sa voix.

— Non, avait répondu Jacky. Il est affreusement pris ces temps-ci. Je me demande même s'il sait encore qu'il y a une manifestation demain. Il rentre au milieu de la nuit et, le matin, il part en catastrophe... Pas moyen d'échanger trois phrases. Il dort debout ou il rêve éveillé. J'ai renoncé à lui parler de quoi que ce soit. J'ai parfois l'impression qu'il nous laisse tomber.

— Quel dommage que je parle si mal, avait soupiré Michel, j'aurais pu moi-même...

À ce moment, Mamie avait appelé Jacky au rez-de-chaussée et la conversation avait été interrompue. Béné avait eu toute la soirée pour ruminer d'aussi inquiétantes paroles et avait fini par décider de témoigner à son père sa juste réprobation en n'ouvrant pas les yeux le lendemain matin. Maintenant qu'il était parti, elle se sentait doublement frustrée et furieuse contre elle-même autant que contre Jacky. Voyons, tant qu'un papa continue à embrasser, chaque matin, sa petite fille d'une si merveilleuse façon, il saute aux yeux qu'il n'est pas près du tout de la laisser tomber ! Jacky, pour une fois, avait dû se tromper et elle, Béné, s'était conduite comme une sotte.

Bénédicte regarda droit devant elle. Une lumière laiteuse commençait de filtrer au travers des doubles rideaux, éclairant faiblement les constellations. L'année précédente, Jacky avait eu l'idée, en s'aidant d'un planisphère céleste, de transposer la quasi totalité des étoiles les plus connues sur le fond bleu de la chambre. Elle les avait découpées dans du papier auto-collant de couleur blanche et les avait soigneusement disposées autour de la grosse étoile en plâtre qui marquait déjà le centre du plafond et qui avait été promue au rang d'Étoile Polaire. Ainsi, à leur juste distance les unes des autres, venaient la Petite Ourse et puis la Grande, et puis Orion et le Verseau, Vénus et Cassiopée et des dizaines d'autres dont Bénédicte savait tous les noms. Évidemment, sa constellation préférée était le Bouvier puisque c'était là son nom et, dans cette constellation perchée sur la queue de la Grande Ourse, son étoile favorite était la petite Arcturus. Pour la distinguer des autres, Jacky l'avait découpée dans un vert scintillant, « comme le vert de tes yeux, ma chatte », et lui avait donné dix branches au lieu de cinq parce que, lui avait précisé Stéphane qui avait été scout et en connaissait un bout, « Arcturus est une étoile double de première grandeur, qui présente des variations singulières ». Les yeux de Jacky s'étaient alors mis à scintiller eux aussi et Bénédicte avait très bien compris le sens des paroles de Stéphane.

Elle fixa un bon moment la petite étoile verte, puis repartit à la conquête de son ciel. De la salle de bains provenaient des bruits d'eau, de verres entrechoqués : Jacky prenait sa douche et s'habillait elle-même avant de venir s'occuper de sa fille. Le lit de Bénédicte occupant quasiment le centre de la chambre, il lui était possible ainsi d'embrasser du regard l'ensemble du plafond sans avoir à bouger la tête et risquer de ne plus pouvoir la redresser. Ce n'était pas faute de s'être déjà exercée, mais il fallait se faire une raison, comme disait Papa, ce mouvement-là était vraiment trop difficile. Avant le ciel composé par Jacky, Bénédicte dormait en chien de fusil sur son côté droit, mais depuis que, grâce aux étoiles, le plafond s'était métamorphosé en un inépuisable champ de cheminements et de songes, elle avait définitivement opté pour la position dorsale. La nuit, les yeux perdus dans ce vaste univers qu'avivait encore l'éclat voilé de sa veilleuse, Béné n'avait aucune peine à élargir cette

réduction de ciel aux dimensions de l'autre, le vrai, et à entreprendre de fabuleux voyages dignes de faire pâlir d'envie Nils Holgersson ou Peter Pan. D'un effort de ses reins devenus dociles, elle s'élançait à l'aventure, vers Arcturus, bien sûr, sa petite soeur singulière, ou vers Vénus aux blonds cheveux, elle galopait avec Pégase, elle sillonnait la Voie Lactée. Ou encore, bravement, elle s'élançait vers Jupiter, posté au-dessus de la garde-robe, entre Pallas et Saturne, et elle vainquait à son tour, vigoureuse et superbe, celui qui avait osé enchaîner Prométhée aux flancs du mont Caucase... comme le lui avait raconté Peter. Car Bénédicte n'oubliait pas un mot d'une histoire une fois racontée. Elle se l'annexait le même soir, y prenait place en personne et, nuit après nuit, les yeux dans les étoiles, l'accommodait à sa façon cent fois enjolivée et dont elle gardait jalousement le secret. Jacky elle-même, si perspicace, en la bordant le soir dans le beau lit bateau d'acajou et de cuivre, était à cent lieues d'imaginer vers quelles rives fantastiques se hâtait de cingler l'enfant. Elle croyait seulement – quand celle-ci d'un geste réclamait la veilleuse – que la petite fille, naguère sujette à des terreurs nocturnes, gardait du noir une crainte enfouie alors que Bénédicte, à mille milles déjà du jour fini et de la chambre, s'empressait de lever l'ancre et, brisant ses barreaux, son Caucase et ses chaînes, hissait la voile vers des pays très verts, pleins de fruits et de rires, où tous les enfants, sans variation singulière, ont des jambes de gazelle et des ailes de goéland.

— Bonjour, ma chérie, dit Jacky en ouvrant gaîment la porte, tu as bien dormi ?

(La traille, pp. 15-19).

Retour à l'Afrique

Je consulte ma montre à la furtive lueur du plafonnier que je viens d'allumer. Quatre heures. À travers le hublot, la nuit, qu'éclaire seulement l'éclat soufré des réacteurs, est encore noire, mais une bande corail souligne l'horizon au hublot d'en face et se dissout dans un ciel turquoise d'une pureté minérale. Un inconfortable sommeil a jeté mes

voisins dans toutes les poses, des coussins encombrant l'allée centrale. Je resserre autour de moi l'étoffe rugueuse de la couverture que l'hôtesse a proposée hier soir à chaque passager. Malgré mes courbatures, je me sens lovée dans un bien-être où l'excitation du départ s'est un peu assoupie. Les yeux perdus dans la nuit, j'attends vaguement que s'illumine mon côté de ciel.

Comme les craintes des derniers jours me semblent vaines ! J'appréhendais la levée en masse des souvenirs, mais rien jusqu'à présent, dans ce voyage, n'évoque pour moi le passé. Non que la mémoire me fasse défaut ou qu'un présent serein efface les événements d'autrefois. Simplement, je puis regarder d'un oeil définitivement libéré cette enfant de dix ans que ses parents hâtivement confiaient au dernier avion en partance et qui pleurait, collée contre son frère... Je sais encore la robe qu'elle portait, la couleur de ses espadrilles et celle du ruban qui nouait ses cheveux, mais le temps a définitivement effacé le goût salé de ses larmes et celui, si amer, d'un premier désespoir.

Je reviens donc. Je rentre au pays, en somme, puisque m'a vue naître ce Congo qu'on appelle aujourd'hui Zaïre et qui ne m'est plus rien qu'un souvenir chaque année plus transparent. Les images des dernières heures exceptées, dont chaque seconde est gravée dans ma mémoire, que reste-t-il, au fond, de cette première enfance si brutalement interrompue ? Peu de choses. Comme en chacun, des impressions éparses, insolites et fuyantes : une odeur de terre mouillée, une musique sur une terrasse où dansent d'heureux adultes, un serpent dans les herbes, une crise de larmes... Une colère de ma mère contre un cuisinier incapable, et son visage si doux subitement déformé... Ou mon père, dans le même souvenir à la fois figé et fugace, au volant d'une tout terrain dont le siège haut perché sent bon le cuir et me permet de dominer la piste... Et Philippe, bien sûr, quand il était là.

Car il n'était pas souvent avec nous, sur la plantation, mon frère. Aux congés de Noël et de Pâques seulement, puisque les vacances d'été nous renvoyaient vers l'Europe et que, le reste de l'année, Philippe était pensionnaire à Goma. Un long collégien de cinq ans mon aîné, paré de toutes les séductions du presque adulte qui connaît et la ville et la vie et qui me faisait partager, lors de ses trop brefs séjours, son enthousiasme

éperdu pour les D.C.7 et les Fokker qui navettaient entre Goma et Bunia, la ville la plus proche de la plantation. Au fait, assurent-ils encore la ligne et prendrai-je l'un d'eux pour gagner Isiro, ex-Paulis ?

N'est-il pas curieux que, contrairement à bon nombre de mes compatriotes, je n'aie aucune peine à m'accoutumer à ces nouveaux vocables que la plupart des Belges, quand ils n'ignorent pas simplement les noms nouveaux de villes qui furent les leurs et dont ils refusent la vocation désormais africaine, ne prononcent qu'avec ironie ? À quoi bon cela ? Je puis comprendre, je ne partage pas. Les événements congolais de 1964 ont coupé en deux mon existence, mais ils se sont produits à cette cheville précise de la vie où l'enfance, que n'attire pas encore le futur et que n'entrave pas déjà le passé, est un monde en soi et comblé. À dix ans, on se meut dans la lumière sans ombre du jour qui passe, on ne se nourrit pas d'espairs, encore moins de regrets. Les événements de la rébellion, en me jetant brutalement hors de l'enfance, m'ont épargné les cicatrices : la blessure subie fut si nette, si profonde, qu'elle me sauva par sa gravité même. Que regretter quand on a dix ans et qu'on a tout perdu ? J'ai fait comme tout enfant sain et normalement constitué : j'ai oublié.

(L'herbe naïve, pp. 9-10).

Sire,

Je ne sais, Sire, dans quelle mesure – les archives de la Revue Générale ne me renseignent pas – il est permis à l'éditorialiste de la Revue de s'adresser directement à Votre Majesté. Telle n'était d'ailleurs pas mon intention, mais, à l'instant de rédiger mon « papier », ma plume, curieusement, m'entraîne dans cette voie. J'ai toujours fait confiance à ma plume lorsqu'elle se montre ainsi irrésistible : c'est qu'elle me vient alors directement du coeur.

Dans cette livraison où nous avons voulu, Sire, vous rendre hommage à l'occasion de tous les anniversaires qui jalonnent cette année, MM. Pierre Harmel et Georges Sion ont évoqué, bien mieux que je ne pourrais le faire, vos quarante années de règne, votre jeunesse si éprouvée, votre

bonheur et votre équilibre patiemment reconquis grâce avant tout à Sa Majesté la Reine, mais aussi, nous voulons le croire, grâce un peu à votre peuple, dont l'âme n'a pas changé depuis des siècles et qui était prêt à vous aimer comme il a toujours aimé tous ses princes et tous ses rois quand leurs coeurs battaient à l'unisson. Eh bien, Sire, en ce qui vous concerne, je ne crois pas user d'hyperbole en disant qu'il en est ainsi depuis quarante ans, et sans ombre, et sans fléchissement. Nos craintes cependant, au départ, étaient grandes, car, comme le rappelle M. Harmel, comment aurions-nous osé espérer un déroulement positif pour un règne aux débuts si tourmentés ? Mais nous l'espérions néanmoins tellement et je puis affirmer que certains, déjà, en avaient l'obscur certitude. Je me rappelle fort bien mon père vous écoutant lors de l'une des premières interventions de Votre Majesté, se tournant vers nous, enfants, et nous disant en refermant le poste : Ce sera un grand roi. Quarante ans plus tard, je suis heureuse, Sire, de constater que, sur ce point comme sur bien d'autres et selon la formule consacrée : « Papa avait raison ».

Aux souvenirs qu'égrène Georges Sion et qui eux aussi parlent de coeur et d'affection, je voudrais en ajouter un, tout de fraîcheur et de tendresse et guère connu que de quelques-uns. Votre Majesté rendait visite avec la Reine à Marie Gevers qui fêtait son 90e anniversaire. La conversation étant venue sur La Fontaine, Marie Gevers expliqua que, sa vue n'étant plus suffisante pour consulter sa montre ou le sablier lorsqu'elle voulait se cuire un oeuf à la coque, elle récitait la fable Le meunier, son fils et l'âne, ce qui prenait exactement le temps de cuisson : Trois minutes et demi et mon oeuf est cuit. Amusées, Vos Majestés ont demandé à constater de visu et auditu. Et l'on put assister à ce spectacle charmant d'un Roi, d'une Reine et d'une vieille dame ravie regardant cuire un oeuf en écoutant... « Mais que dorénavant on me blâme, on me loue, Qu'on me dise quelque chose ou qu'on ne dise rien. J'en veux faire à ma tête. » Il le fit et fit bien.

Vous aussi, Sire, durant ces quarante années de règne, vous fîtes bien, à votre tête, à votre conscience, mais ainsi, peut-être et avant tout à votre coeur, ce coeur qui parle tant aux Belges. Car voyez-vous, Sire, on peut être royaliste comme le Tintin de Christian Libens – ce grand sourire, nous n'oserions pas dire clin d'oeil, adressé à Votre Majesté – , ou de

tendance républicaine comme quelques-uns de vos sujets. Mais ce qui est certain, c'est que, si notre Belgique avait connu un autre régime où nous eussions été amenés à choisir nous-mêmes « le prince qui nous gouverne », notre choix, Sire, vous eût très probablement amené à assumer les mêmes responsabilités que celles qui sont, en héritage, les vôtres aujourd'hui. Parce que, plus que le Chef de l'État qui s'impose au respect de tous par son courage, sa droiture, son souci de bien de la Nation, comme le dit dans son article M. Ernest Mélot, plus que l'écoute et l'attention que rappelle Georges Sion, plus que toutes les autres qualités que nous n'en finirions pas d'énumérer, si le peuple vous aime et vous fête et vous remercie, c'est avant tout parce que, pour reprendre la jolie formule de Christian Libens, vous fûtes et vous restez l'exemple incarné d'une bonté à vivre.

Oui, Papa avait raison. Soyez-en, Sire, du fond du coeur, remercié.

France Bastia

(Éditorial de *La Revue Générale*, n° spécial
« Quarante ans de règne », n° 3, 1991.)

Les fils d'Abraham

Quand paraîtra cette livraison de la Revue Générale, l'événement qui nous frappe aujourd'hui, l'assassinat d'Yitzak Rabin, sera déjà vieux de quelques semaines, et la paix de Noël, au contraire, toute proche... Mais ne sera-ce pas l'occasion, précisément, d'accorder une pensée à celui qui vient de payer de sa vie son engagement pour la paix ?

Parmi les discours qui, lors des funérailles, ont rendu hommage au défunt, quelques mots du roi Hussein de Jordanie m'ont frappée. Invoquant « les trois religions monothéistes », il a regardé l'assemblée et, s'adressant visiblement à tous, il a dit : « Nous, les fils d'Abraham... »

Les fils d'Abraham, nous ? Je n'ai rien contre, notez, et même, cela me plairait assez cette glorieuse ascendance biblique. Mais, sur le moment, je me suis un court instant interrogée. D'Abraham, les souvenirs d'enfance et l'Histoire sainte du cours de religion ne me laissaient que

l'image d'un père à la longue barbe grise et bouclée et prêt, les yeux au ciel et le couteau à la main, à sacrifier à Dieu (Iahvé) son fils Isaac... Isaac, le fils qu'Abraham avait eu très tard, à 90 ans, de sa femme Sarah jusque-là stérile. Isaac, qui, sauvé du trépas, allait devenir l'ancêtre du peuple juif. Cela, je le savais encore. Mais l'autre, l'autre fils, celui dont allait descendre la lignée arabe, qui était-il encore? Il me fallut un certain temps avant de me rappeler le nom d'Ismaël, l'autre fils qu'Ibrahim – comme l'appelle le Coran – avait eu, longtemps avant Isaac, d'une esclave nommée Agar. Notre Histoire sainte ne devait pas en parler, ou alors très vite, en passant. Sans doute parce que nous, chrétiens, ne devons nous sentir « les fils spirituels » d'Abraham que par la lignée Isaac, ancêtre du Christ, et que, d'autre part, Sarah ayant exigé d'Abraham qu'il renvoie Agar et son fils Ismaël pour faire place nette au nouveau-né tardif et légitime, il valait sans doute mieux ne pas approfondir l'épisode... Je présume que, dans le Coran et du côté musulman, l'accent doit surtout porter sur Ismaël, l'injustement banni. C'est de bonne guerre.

Et puis voilà ce beau, ce nouveau, cet émouvant « Nous, les fils d'Abraham... » Voilà qu'est, par ces quelques mots, remise à sa place d'ancêtre unique et toujours présent la personnalité majeure des religions juive, chrétienne et islamique. Abraham, le père commun. Nous voulons être unis? Remontons à la source : nous, les fils d'Abraham, sommes tous frère et l'heure est venue de faire la paix.

A-t-il souri, sur les balcons du ciel, l'homme mort pour la paix? Je le crois. Ils étaient là, nombreux, les fils d'Abraham à fouler le sol d'Israël pour la première fois de leur vie. Ils étaient là, nombreux, à savoir que cette mort est à la fois symbole et ferment. Ils étaient là, nombreux, à se ressentir frères. « Comme Moïse, il ne verra pas la paix... » a dit le président du Comité de coordination des organisations juives en Belgique, David Susskind. Croyez-vous? Je pense, moi, qu'il l'a vue, comme jamais encore, se profiler enfin à l'horizon. Et comme nous la verrons, avec les bergers, avec les Rois Mages, penchés sur l'Enfant qui nous naîtra bientôt. Et que sa paix soit sur tous les fils d'Abraham, amen!

(Éditorial de *La Revue Générale*, n° 12, 1995).

Synthèse

France Bastia ? Ah oui ! ***Le cri du hibou...***

Comme pour tous les écrivains qui ont signé un *best seller*, l'arbre risque de cacher le verger bibliographique. Et l'arbre, en ce cas, serait plutôt un baobab tant le succès de ce beau roman ne se dément pas depuis vingt ans : 150.000 ***Hibou*** vendus à ce jour, et un tirage annuel de plusieurs milliers d'exemplaires.

«Oui, mais... – ajoutent les esprits chagrins – il s'agit d'un ouvrage pour la jeunesse !»

Et si nous arrachions une bonne fois ces étiquettes réductrices pour affirmer résolument que ***Le cri du hibou*** est d'abord un roman littérairement réussi, qui, publié dans une collection s'adressant prioritairement à un public de lecteurs adolescents (et dont l'auteur ignorait l'existence en envoyant son manuscrit à l'éditeur) a trouvé *des publics* : enfants, adolescents, adultes – tous réunis par l'intérêt et le plaisir d'une histoire qui touche chacun à tous les âges de la vie (comme tant de chefs-d'œuvre inter-générations, du ***Grand Meaulnes*** au trop oublié ***Vacances secrètes*** de notre compatriote Maud Frère). D'ailleurs, l'auteur affirme clairement ne pas écrire spécialement pour les jeunes : *Viser un public particulier serait tricher ; tricher avec ce public et avec moi-même. Et si les jeunes sont la majorité de mes lecteurs, beaucoup d'autres me lisent aussi : des adultes, des personnes âgées. [...] Le cri du hibou est né d'un fait vrai et de mon amour pour les rapaces. Je connaissais un enfant placé dans une situation plus ou moins analogue à celle que j'ai décrite. Je n'avais pas l'intention d'écrire pour les jeunes, je*

voulais décrire le drame d'un enfant confronté à la possible séparation de ses parents, confronté à leur absence, pris au piège de sa solitude et de la mentalité d'un petit village.

Toutefois, ce malentendu s'est poursuivi lorsque d'autres titres de France Bastia ont rejoint son *Hibou* dans cette même collection «pour jeunes». Répétons-le donc : *L'herbe naïve*, *Vingt jours quarante jours*, *La traïlle* – également publiés dans la collection Travelling – sont également et d'abord des romans *sans ségrégation entre les générations*, comme l'a écrit pertinemment Ariane François-Demeester. Étendons-nous, notre propos n'est pas ici de dénier intérêt ou qualité littéraire aux livres spécifiquement destinés aux jeunes lecteurs, bien au contraire. (Et d'ailleurs France Bastia a, par ailleurs, bellement illustré ce genre avec des récits et des contes pleins de fraîcheur, de sensibilité, d'humour, et ce en un style à la fois riche et accessible aux enfants, comme dans ce *Prosper le hérisson* repris dans cette monographie.)

Le critique André Canonne[†] a écrit que France Bastia a su rendre ses romans *populaires, au sens noble*, car elle écrit *avec simplicité, mais sans nul simplisme*. Le compliment nous paraît aussi élogieux que mérité. Ainsi son roman *L'herbe naïve*, republié en 1990 dans une édition définitive (regroupant *L'herbe naïve* et sa suite, *Vingt jours Quarante jours*, dans une collection «généraliste», sans plus de lectorat-cible particulier, la «Bibliothèque Duculot»), allie-t-il, pour un large public, les charmes du roman d'action et du roman psychologique.

En fait, *L'herbe naïve* (que Marie-Thérèse Grevisse, par exemple, estimait le plus beau roman de France Bastia) est à la fois un récit de voyage intimiste, un grand reportage et un témoignage loyal, où se mêlent fort habilement faits historiques et fiction romanesque. La compréhension profonde des réalités africaines, sans aucun manichéisme, tout comme la justesse des notations quasi «documentaires» (mais sans aucune sécheresse didactique) confèrent à *L'herbe naïve* un réel parfum d'authenticité... Quant aux héros de ce très attachant roman, ils resteront longtemps dans le cœur du lecteur, tant ils sont vrais. Est-ce grâce à la

tendresse particulière que leur auteur leur témoigne qu'ils nous deviennent immédiatement aussi proches, comme intimes? *Un personnage est addition des êtres, des attitudes, des rencontres, des circonstances. Il s'impose peu à peu...* déclarait France Bastia dans une interview. Et ces personnages-là se sont imposés tout autant à «leurs» lecteurs, qui sont bien peinés de ne plus les retrouver dans d'autres romans de France Bastia...

Car, hélas! le journaliste-rédac'teur a peu à peu «dévoreré» la romancière et, si France Bastia donne encore parfois ici et là des nouvelles (qui, d'ailleurs, illustrent que chez elle, la nouvelliste n'a rien à envier à la romancière), sa plume est surtout occupée à donner chaque mois un éditorial à la *Revue générale*, éditos qui sont souvent eux-mêmes de vraies «pages d'anthologie», comme on peut s'en rendre compte à la lecture de textes comme *Les fils d'Abraham*, ou encore de cette nouvelle «lettre au Roi», *Sire*, objet d'étude d'un manuel sur l'art épistolaire.

Aujourd'hui, la femme de lettres est donc davantage une journaliste au service d'une brillante revue, unique en son genre dans notre pays, et un écrivain au service de ses pairs (les membres de l'A.E.B.) qu'une romancière préparant un autre *Cri du hibou* ou une nouvelle *Herbe naïve*. Venant de relire avec tant de plaisir ces deux vrais chefs-d'œuvre, oserais-je écrire que je le regrette?

Christian Libens